

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Band: 42 (1937)

Artikel: La vie et le rêve du poète Renfer
Autor: Nicolet, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-553634>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie et le Rêve du poète Renfer

par **PIERRE NICOLET**

pharmacien, à Saint-Imier

Comme naissait le printemps 1936, la mort a emporté après des mois de tortures mon ami Werner Renfer, qui avait à peine 38 ans. La destinée de cet écrivain sensible, replié sur lui-même, rebelle aux servitudes de la société, fut une étrange tragédie. Ses plus intimes confidents n'apprirent à le connaître vraiment qu'à son chevet de mourant.

Il n'eut qu'un petit cercle d'admirateurs; la foule l'ignora ou le méconnut. Quelques contemporains lui vouèrent même une hostilité sans merci et le traitèrent d'insensé. Paix à ses cendres! Ne ranimons pas de vaines querelles. Homme il fut; toutes les misères et toutes les grandeurs de l'humaine nature, il les connut. Ce que je désire tenter en ces pages, ce n'est point le dithyrambe d'un artiste prétendu prodige; je pêcherais contre la modestie qu'il nous a toujours enseignée. Témoin du drame intérieur de ce malheureux condisciple, j'aimerais simplement mettre en lumière, au moyen de souvenirs personnels ou de textes inédits, l'œuvre de cet Erguëllien qui chanta nos rêves, brûla de notre ferveur et ouvrit nos yeux à l'inépuisable beauté du monde.

« Le fait de vivre est le premier des miracles, disait-il, ou le songe le plus surprenant. »

En 1912 les paysans du Jura vécurent une lamentable période: une épidémie de fièvre aphteuse, maladie que l'on ne savait pas combattre efficacement, décima les troupeaux et conduisit maint propriétaire rural à la ruine.

A Corgémont, à la ferme dite du «Couvent», le petit Werner Renfer, âgé de 14 ans, vit périr de nombreuses pièces de bétail et fut témoin de l'insuffisance des mesures prises par le vétérinaire cantonal. Quelques mois plus tard, soulevé d'une juvénile indignation, il écrivit un opuscule de dix chapitres «pour dépeindre la misère que produit la surlangue et pour encourager à se solidariser entre paysans». Ce manifeste, d'une prose vigoureuse et quelque peu pamphlétaire, était suivi de quatre poèmes dont l'un flétrissait en termes grandiloquents

la conduite des campagnards désertant la terre pour chercher du travail dans les villes.

C'est un petit Virgile, intensément attaché à sa terre et impuisant à maîtriser la fougue qui le soulève. Sa langue est maladroite; son style pêche à chaque ligne contre les règles de la syntaxe. Qu'importe! Il exprime les idées qui fermentent en son cerveau juvénile et candidement il cherche un éditeur pour publier ses compositions enfantines. Inutile d'ajouter qu'il échoua dans cette tentative. Or, si primitif que soit son art, c'est déjà tout Renfer. Une délicate sensibilité s'éveille en lui, l'enthousiasme le secoue; et surtout un démon le pousse à écrire et à se faire imprimer pour mieux affirmer sa personnalité.

A cette époque apparaissent les premiers symptômes du conflit intérieur entre les deux hommes qu'il sent en lui: l'homme de la terre et des réalités, et l'homme du rêve, de l'évasion, de la poésie. Toute son existence il oscillera entre ces deux pôles. De la grande tentation qui le hantera sans répit, « la tentation de l'aventure », pour employer sa propre formule, les premières morsures remontent à l'adolescence. S'il prêche avec tant d'éloquence la fidélité à la terre, s'il trouve tant d'arguments pour glorifier le métier de paysan, n'est-ce pas que le tentateur lui souffle à l'oreille de se rendre, lui aussi, à la grand'ville, pour y tenter sa chance dans les lettres? C'est bien ce qu'il fera cinq ans plus tard.

Cependant le petit écolier ressent les premiers émois de l'amour et sa franche nature se livre, toute ingénue.

JE NE SAVAIS PAS...

Je ne savais pas...

Tu étais une petite fille rieuse,
et moi, j'étais un petit garçon bien sage.

Tu venais à l'école primaire
avec ton sac de toile grise et ton petit tablier blanc.
Le régent t'aimait un peu plus que les autres fillettes,
parce que tu avais des yeux de lin rêveur
et une taille déjà très bien faite.

Moi, bonhomme en culotte
j'étais assis non loin de toi;
je répondais par des sottises aux questions du régent,
parce que je m'oubliais à regarder tes tresses brunes,
où il y avait des nœuds roses et des boucles capricieuses.

Je regardais aussi, je regardais beaucoup
le joli geste que tu avais lorsque,
avec la baguette tu montrais

les localités sur la carte de géographie...
Tu étais une petite fille rieuse,
j'étais un petit garçon bien sage,
et je ne savais pas...

Plus tard dans nos jeux d'adolescents, nos mains
se prenaient, s'étreignaient,
toutes innocentes, toutes spontanées
comme nos regards encore enfants.
Tes mains espiègles, parfois, cueillaient des fleurs,
tes lèvres de cerise épelaient leurs noms;
ceux que tu avais oubliés, tu me demandais
de les remettre en ta mémoire.
Sous les sapins, les grands sapins odoriférants
l'ombre nous baisait aux tempes.
Je m'étendais à côté de toi qui riais,
je parlais en te garant d'une guêpe d'or
qu'attirait le parfum de tes cheveux,
je t'écoutais babiller, je te regardais,
et je ne savais pas...

Tu passais des dimanches purs et clairs comme toi,
à courir avec moi, les fêtes des prairies
quand le printemps ramenait ses gerbes de jonquilles
joliment enrubannées de cardamines.
Tu te baissais dans les jonquilles merveilleuses,
Tes doigts s'approchaient de mes doigts,
ton haleine parfumait mon haleine;
et tu nouais des bouquets, de jolis bouquets frais,
cependant qu'aux prés gemmés de soleil,
chantait, chantait le doux printemps.
Mais je ne savais pas...

Sur les routes du village, tu marchais à mon bras,
et mon bras comme une aile
repliée sur ta taille
entraînait ton svelte corps rapide.
Tu étais vive, tu étais fraîche
comme la roulade des rossignols magnifiant
l'Angélus du soir. Ta voix vibrait comme cristal,
et ton corps, à la faveur de la nuit,
prenait l'animation de ta voix.
Les étoiles fleurissaient de joie les cieux.
Tous les parfums de la terre s'exhalèrent

vers les petits nuages moussus
qui passaient au calme clair de lune,
comme nos deux ombres sur la route.
Et je ne savais pas...

Plus tard, plus tard encore je t'appelais amie,
tu me disais ami. Nous avons vingt ans,
et nous étions enfants comme à quinze.
Tu étais belle, tu étais simple et vraie
comme les pâquerettes que tu aimais.
Tu étais jeune, tu étais pure, tu étais vierge,
hélas, je ne savais pas!...

(Aube dans les feuilles, p. 13)

Une violente passion poussait Renfer vers la carrière des lettres; il espérait s'y consacrer et s'y préparer de bonne heure. Son père ne méconnaissait pas les dispositions de son aîné et admettait qu'il fît des études; mais, homme pratique et prudent, il exigea que Werner suivît l'Ecole polytechnique fédérale pour obtenir le diplôme d'ingénieur-agronome. Dure condition pour un cerveau débordant d'imagination, mais peu enclin à la rigueur des sciences! Ce furent, on l'imagine, des années de lutte continuelle; Werner se cabrait, puis se résignait. Le conflit entre l'attitude d'obéissance et de révolte, entre l'acceptation et l'évasion, se déchaîna dans toute son acuité. La résistance à son élan naturel fut pour le jeune homme une épreuve qui le remua au plus profond de lui-même, mais — juste retour des choses — lui donna conscience de sa vraie nature, l'amena à une maturité de cœur et d'esprit qu'on est étonné de rencontrer chez un jeune homme de cet âge.

Tous ses loisirs sont consacrés à la littérature. Entre ses cours, il écrit, en 1921, un roman fiévreux: «A l'ombre du houx». C'est le drame d'un jeune artiste fortuné qui goûte avec légèreté et insouciance à tous les plaisirs du monde, puis se marie, et transmet à sa jeune femme la tuberculose dont il a été contaminé par une maîtresse, infection à laquelle sa robuste nature a résisté. Le héros ne saisit sa responsabilité que quand il est trop tard, et assiste, avec les sentiments d'un meurtrier, à la lente agonie de sa fragile épouse. Ce roman abonde en scènes lugubres, décrites avec un raffinement de détails surprenants; l'analyse psychologique est impitoyable. Le ton général du récit, et le choix du sujet sont significatifs de l'état d'âme de l'auteur. Oscar Wilde et André Gide ont trouvé en cet étudiant tracassé et insatisfait un terrain propice; le virus accomplit son œuvre, et Wer-

ner traverse une crise morale, comme la jeunesse intellectuelle de l'époque, mais avec une intensité que les circonstances de sa propre situation amplifient beaucoup. Il oublia ou même désavoua peut-être en son for intérieur cette œuvre décevante, car il n'en fit jamais mention plus tard. En revanche, il tint toujours en honneur trois nouvelles composées la même année, et groupées sous le titre: «Les Gentianes de la Colline». Ces scènes de l'humble vie des villages jurassiens, vécue par lui, ont été ressenties par son cœur ému et ardent et rendues dans toute leur pureté et leur fraîcheur.

Les «Gentianes de la Colline», pas plus que le roman «A l'ombre du houx», ne furent éditées.

Subitement le jeune étudiant, avant d'avoir achevé ses semestres, d'un coup de tête abandonne le Poly, rompt avec sa famille et part pour Paris. Nous ignorons les détails de cette fugue, mais nous savons qu'elle fut motivée par un élan de révolte de Werner contre le programme rigide de son père, contre les tendances étroites de son entourage; une petite aventure d'amour n'y aurait pas été étrangère non plus. Paris!! la grande ambition des écrivains, mirage des jeunes artistes, tous sûrs de leur génie! Werner accomplit son rêve, depuis longtemps caressé. Il y fait bien des métiers et du journalisme par surcroît. Il publie son premier recueil de vers «L'Aube dans les feuilles», poèmes tout frémissants de romantisme.

MON ROYAUME...

Mon royaume est le rêve des clartés pâles
qui, le soir, vagabondent sur les nuages,
pareilles à des parfums de roses.

Elles s'en vont par là,
mollement enlacées dans le vent qui passe.
Elles s'en vont, languides,
et s'évanouissent au large des cieux,
en fumées odorantes, en fumées éperdues...

Mon royaume est la mélancolie qui traîne
aux limbes des horizons par delà lesquels
se devinent des pays mystérieux,
pleins d'arômes, de murmures bleus et d'indolence,
des pays où jamais nul pied n'aborda,
des pays merveilleux.

Mon royaume, c'est tout le Rêve et toute l'Emotion.

Je sais le rêve qui pleure aux âmes des hommes tristes,
cependant que, bêtes enchaînées et risibles,

ils se cabrent et s'obstinent et se dressent
au soleil de leur pourriture.

Je sais les vagues espérances qui luisent dans leurs yeux
aux jours douloureux où,

plongés dans le néant, il leur faut croire à la vie.

Je sais la misère des ardentés étreintes,
lorsque, pensant tenir de fraîches fleurs,
les doigts froissent de la mort.

Je sais.....

Mon royaume, c'est tout le Rêve et toute l'Emotion.

Il se proclame disciple d'Henry de Régnier (décédé quelques jours après lui) auquel il dédicace un exemplaire de son opuscule en ces termes:

«A Monsieur Henry de Régnier, au Poète aristocrate et glorieux, au magnifique et plus pur artiste de ce temps, j'ose, non sans crainte, rural herboriste de mon Vallon, dédier en témoignage d'une admiration également passionnée et respectueuse, ces humbles pâquerettes des champs.»

Il a donc pris son parti; il sera homme de lettres et affrontera les risques du métier; il ne se dissimule pas les sacrifices qui lui seront demandés.

A CELLE QUI VEUT ÊTRE LA FEMME D'UN POÈTE

Ce soir, tout en parfumant mon lit des violettes
que tu m'as données, j'ai eu des pensées tristes.
J'ai eu peur de la vie et peut-être, ai-je pleuré
plus de larmes qu'il ne roule de gouttes bleues
en la rivière. J'ai eu peur, à cause de ces mots
que tu as dits, ces mots si doux et tellement angoissants:

Je veux être ta femme.

Mon Dieu, si je pouvais croire en vous, j'irais à mon éveil
de chaque journée nouvelle,
contempler votre gloire en la rosée de quelque
combe solitaire, et je vous dirais des prières d'enfant
pour vous demander d'exaucer son vœu très cher.

Je vous dirais: Mon Dieu, le matin est plein de perles
et de beaux chants d'oiseaux.

Voyez comme la bruyère est rose
et comme le thym embaume.

Voyez comme elles sont à votre image

les choses que vous avez créées.

Voyez ces fleurs limpides et ces herbes qui palpitent,
voyez comme tout est clair, neuf et pur.

Mon cœur est pur comme le matin,
mon cœur est bon comme toutes les choses
que vous avez créées.

Donnez-moi mon amie, oh! donnez-moi ma femme.

Faites que je la rende heureuse,
que je sois un bon ouvrier, gagnant beaucoup d'argent,
que mes enfants soient bons,

que notre vie à tous soit simple, longue et paisible.

Faites tout cela, mon Dieu, puisque vous le pouvez, et
puisque mon cœur est pur et bon
comme le matin

Mais, je n'irai pas mon Dieu, en quelque combe solitaire
dire des prières d'enfant

et je resterai auprès de ma Douleur.

« Je veux être ta femme! » Douces paroles,
si douces, si douces qu'on n'en voit pas l'héroïsme.

Vous voulez être ma femme, ô mon Amie,
la femme d'un poète?

— Vous les avez vus peut-être, ces vieillards décrépis
qui marchent par les routes, le soir,
vous les avez suivis d'un œil indigné,
ces tordus, ces bossus ridicules qui sont
toute la laideur, couchant dans les fossés,
vivant de vol, de rapines et d'aumônes,
vous les avez vus ces êtres faméliques,
ces grotesques,

qui haïssent le domicile, la loi, la société,
et dont le cadavre sera dédaigné des loups,
ces épouseurs de la faim et du froid,

vous les avez vus, ô mon Amie, et vous ne saviez pas
que c'étaient les poètes, que c'était le Poète!

— Les poètes, ce ne sont pas des ingénieurs, des notaires,
des avocats,

ce ne sont pas des financiers, des commis, des paysans,
les poètes, ce sont des riens du tout!...

Ils ont de beaux châteaux d'or rose parmi les nuages,
des parcs fabuleux parmi les soleils couchants,
et des fées blondes et douces,

habitant des cases en or au milieu de l'azur;

ils ont des choses étranges en leurs fiévreuses prunelles

et des jouets délicats au front de leur pensée,
mais les poètes, ils ont tout de ces choses merveilleuses,
et rien qui tinte et sonne et ricane
au fond de leurs poches.

— Les poètes, ce sont les petites veuves noires
et grelottantes, celles qui vont, mélancoliques
par les chemins, avec des yeux très doux,
et de lourds chagrins à leur front résigné;
celles qui ont des enfants en guenilles,
de méchants petits enfants sales;
celles qui semblent chercher, au long des trottoirs hostiles
des âmes amies, inconnues, et qui font
de pauvres gestes d'inquiétude.

Les poètes, ce sont les pauvres petites vieilles,
ridées, cagneuses, les vieilles dont on ne veut plus.
Elles sont fripées, elles sont flétries.
Elles n'ont plus rien qu'un petit peu d'eau
en leurs veines flasques. Elles sont
les pauvres femelles usées et gourdes qu'on repousse.
Elles sont affreuses à voir et l'on en rit.
On rit de leurs dents ébréchées, on rit de leurs mots bêtes,
de leur voix cassée, de leurs mains tremblantes,
de leurs os rhumatisants on rit, on rit.
Parce qu'elles voudraient parfois, sourire encore
aux belles fleurs qui, dans les champs
croissent pour tout le monde,
en se rappelant, par les doux soirs qui palpitent
dans les roses,
leurs robes des dimanches, jadis revêtues
pour la Joie et pour l'Amour,
parce qu'elles voudraient épancher et fondre
les grains de caresses oubliés en leurs cœurs
racornis, et qu'elles se penchent parfois, sur les souffrants,
sur les malades, sur la misère des autres,
parce qu'elles voudraient, oh, un tout petit instant!
redevenir des créatures vivantes, des créatures humaines,
on les raille, on les injurie. On rit d'elles,
on rit, on rit, ah! ce que les hommes
peuvent rire! Les poètes, ce sont
les pauvres petites vieilles qui voudraient être
bonnes, qui voudraient aimer les hommes,
qui voudraient être pures, et dont on rit, et dont on rit!
— Les poètes, ce sont ceux-là

qui sentent en leur cœur toutes les souffrances
humaines,
ce sont ceux-là
qui hurlent l'angoisse et la laideur du monde,
ce sont ceux-là qui portent en leurs yeux fous,
l'épouvantable grimace de la Vie, ce sont
ceux-là, oh! les poètes, qui ont quelquefois
aimé, mais plus souvent pleuré,
qui ont quelquefois regardé le soleil,
mais surtout respiré les ténèbres,
les poètes, ce sont ceux-là qui passent,
seuls, immensément seuls, là-bas,
vers des Thulés innomées, que maudissent
les hommes.
— O mon amie, vous voulez être ma femme,
la femme d'un poète!

Combien la brève existence du poète devait confirmer cette vision!

De 1922 à 1923 Renfer, pour éprouver sa vocation et entrer dans le monde littéraire avec un certain bagage, travaille avec acharnement. Il compose un roman satirique « Symphonie en vert », bien conçu, bien écrit, mais où la satire est trop peu mordante pour rendre la lecture attachante. Ce genre n'est vraiment pas le sien. Ni son caractère, ni ses propres expériences ne lui fournissent le venin nécessaire à cette narration. La terne réalité, les mesquines circonstances de la vie bourgeoise, les préoccupations terre-à-terre ne sont pas le lot de notre poète. Le rêve, voilà son jardin réservé! Il le prouvera dans son « Palmier », œuvre vécue, œuvre jaillie de cette nouvelle fugue qui l'entraîna à fuir le monde avec sa jeune femme et à se réfugier dans une île déserte, l'île du Levant, pour assouvir son besoin de liberté, sa fièvre d'amour, sa passion d'une vie épanouie, alimentée aux sources de la grande nature.

MOI

Je ne suis qu'un homme, et je veux l'être, hélas!
Jusques au bout de mes passions,
Si mon désir ainsi l'ordonne.
Jusques au bout de mes passions,
J'irai chercher, que tu le veuilles ou non

— Si mon désir ainsi l'ordonne —
Le suprême idéal
De faire avec mes mains fatales
Des palmes de pur soleil
Qui se balancent dans le ciel!

TOI

Je ne suis qu'une femme, et je veux l'être, hélas!
Jusques au bout de mon orgueil,
Si mon plaisir ainsi l'ordonne.
Jusques au bout de mon orgueil,
Je conduirai ma chair de flamme.
Et mon plaisir ainsi l'ordonne.
Car je serai, que tu le veuilles ou non,
La forme fatale
De l'idéale palme
Que tes mains de soleil balancent dans le ciel!

(« Palmier », Dialogue-Préface)

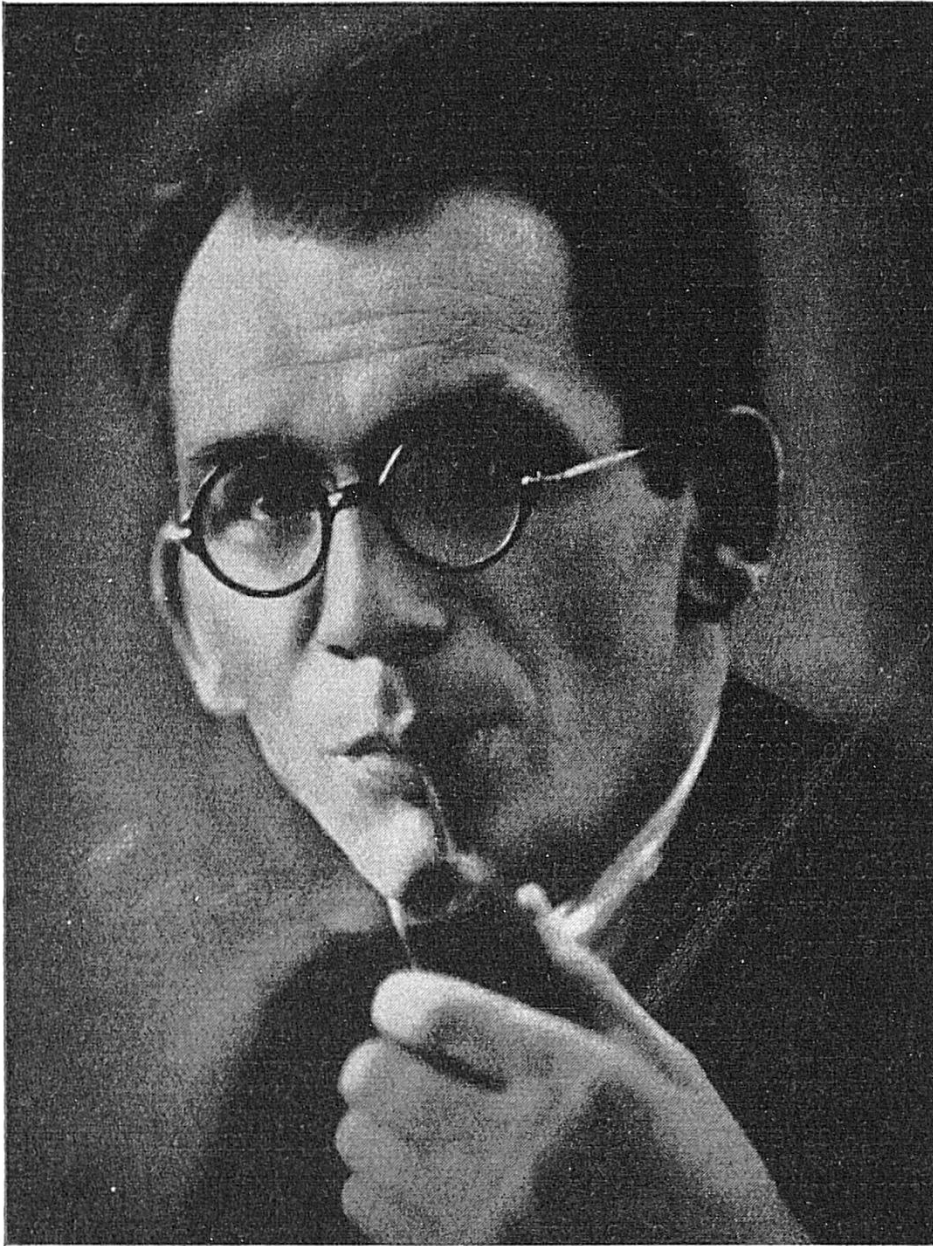
La solitude l'attirait, comme toutes les âmes qui se cherchent. Les quelques mois qu'il vécut de cette existence fruste et idyllique laissèrent en lui une empreinte indélébile. « Le Palmier » fut jusqu'à la fin de sa vie, son œuvre de prédilection, celle où, délivré des contingences, il épancha toute sa passion et tout son rêve. La signification symbolique, le sens caché de l'existence lui apparaît. Le duel intérieur n'existe plus; finie, semble-t-il, la grande antinomie entre le songe et la vie. La vérité est cachée en toute chose; le monde est un livre de paraboles.

Si l'homme savait qu'un puits
Est derrière sa maison,
Dans les roseaux pleins d'aube
L'homme irait chaque matin
Puiser une cruche d'eau
Pour laver ses yeux pleins d'ombre,
Pour tremper ses mains de nuit.

Mais l'homme ne sait pas le puits
Qui est derrière la maison,
Avec de l'eau de source
Pour laver sa raison.

Et quand déjà chantent les cigales
S'il passe le matin,
Dans les roseaux pleins d'aube
Il ignore tout, hélas!
De la fraîcheur et dort debout.

(« Le Palmier » p. 34)



Werner Renfer 1898—1936

Cette lumineuse initiation à la vie lyrique fut suivie d'une période de labeur, d'expériences amères, de difficultés matérielles sans nombre. Après le rêve intégral, la réalité dans son impitoyable rigueur! Renfer est rentré à Paris; mais l'enfant prodigue mange des caroubes. Revanche du sort! A bout de ressources, il revient au pays, la tête courbée. Docilement il va passer son diplôme d'ingénieur à Zurich, puis, après cette concession aux volontés paternelles, il cherche à gagner sa vie... dans les lettres!

C'est alors que le poste de rédacteur au « Jura Bernois » devint vacant et qu'il l'obtint. Voilà bien le métier qu'il souhaitait: la vie de la plume, la vie de l'esprit, le papier que l'on couvre de mots, d'images, d'idées. Hélas, ce n'est pas que cela! La profession de journaliste, surtout dans un petit journal de province, comporte beaucoup de besognes ingrates, de travaux sans intérêt, de chroniques et de comptes-rendus où l'on doit écrire autre chose que ce que l'on pense. Renfer fait de son mieux, se plie aux circonstances, obéit aux lois du métier. Mais il donne deux ou trois fois par semaine, un petit papier très personnel, des réflexions, des impressions dans un style de pure poésie. Il y traite de sujets absolument étrangers aux faits du jour; la langue de ces propos n'a rien du style passe-partout du vulgaire quotidien, de la prose quelconque que demande le lecteur moyen. Aussi ce lecteur moyen n'y comprend plus rien. Pour lui, ce rédacteur divague. — Non, ce rédacteur est un poète délicat, un rêveur incorrigible, et qui donne le plus pur de lui-même dans ce petit papier de première page propre à dérouter le bourgeois. Chercheur inassouvi, à l'affût du mystère des choses! Il dira plus tard de ces articles (qu'il pensait revoir et réunir sous le titre de « Broutilles »): ils constituent une sorte de découverte du monde et de moi-même. Où il se trompe, c'est de croire que ces pensées imprécises, faites de tout et de rien, sont matière journalistique, peuvent être lues avec la hâte et la distraction de l'abonné à l'heure de la digestion. Voilà de nouveau notre Renfer qui s'évade! Il se console du travail fastidieux et banal en y glissant son menu-propos gonflé de sève personnelle, de fantaisie, de rêve, d'aventure.

DERNIÈRES FEUILLES, PREMIERS FLOCONS

Si les eaux ne chantent et si les oisillons se taisent, ce sera bientôt l'hiver.

Sur le bord de la rivière, un petit garçon s'en allait en récitant des vers qu'il ne comprenait pas. Mais il regardait les choses avec une sorte d'espoir de pouvoir les retenir, avant

qu'elles ne meurent, longtemps dans ses mains. Ne croyez pas que les feuilles meurent d'un coup! Elles se détachent lentement, puis s'accrochent aux branches, aux nids, aux dernières fleurs. Elles sont portées par le vent. Elles viennent saluer les hommes avant de rouler dans le ruisseau. Elles se posent sur les appuis des fenêtres, se collent contre les portes, heurtent les cheminées... Elles tombaient aussi dans les mains de l'enfant, comme si elles voulaient se réchauffer un peu avant de mourir tout à fait. Il les jetait une à une dans la rivière où elles étaient emportées par le flot, comme des pensées.

— Pourquoi les feuilles tombent-elles? demandait-il.

Elles tombent parce que c'est l'automne, parce que c'est bientôt l'hiver... Si les oisillons ne chantent, elles tombent... lui disait-on. Mais il aurait fallu lui expliquer la chute et la mort des feuilles comme on lui expliquera plus tard la chute et la mort des hommes.

— Pourquoi ne tombent-elles pas d'un coup? demandait-il encore.

On lui répondait que rien ne tombe d'un coup parce qu'il y a toujours quelque espoir à cueillir, un rayon qui réchauffe, un oisillon qui s'envole, un nid qui protège. Il y a du vent qui porte les rêves. Il y a la rivière qui murmure une promesse. Il y a une main qui vous retient. Il y a la fin de la journée qui laisse de l'or sur ces fleurs. Et plus tard, lorsqu'on est devenu un homme, il y a toujours des clartés qui ne veulent pas mourir d'un coup. Si tous les regards qui nous ont éclairés s'éteignaient d'un coup, que resterait-il sur nos visages? que resterait-il sur les herbes et sur les roses?

Ils s'éteignent, comme les feuilles tombent, en se posant sur les branches, en s'accrochant aux nids, en glissant doucement le long des visages, des mains, des étoiles... C'est une chute lente qui pense encore à se redresser.

Elle descend, mais tout ce qu'elle touche, et tout ce qu'elle regarde est tourné vers le haut. On dirait qu'elle ne veut pas s'en aller avant d'avoir laissé tout ce qu'elle a encore de vivant, un murmure, un cri, à ce qui monte; à ce qui continue à s'élever. Et si quelque part, un soir, un homme semble vaincu par la vie, s'il a tout perdu, jusqu'à son âme, s'il n'est plus qu'une loque sans volonté et sans espoir, il ne tombe pas d'un coup, mais ses mains se tendent encore vers un peu de bonheur et ses yeux cherchent encore le jour.

L'enfant ne pensait à rien d'autre qu'au chant des oiseaux et aux oisillons muets du poète. Mais il ne s'en affligeait pas. Il s'amusait à lancer ses feuilles mortes dans la rivière et se laissait pousser par le vent qui venait de la montagne. Juste avant l'entrée de l'hiver il retenait, sans le savoir, par sa seule présence dans les champs, la chute des choses vers le sommeil. Ses petites mains semblaient inviter les prés à refleurir et sous ses pas les herbes couchées se soulevaient un peu, comme pour écouter un appel au renouveau. De pâles rayons s'accrochaient à son sourire. Il traînait après lui comme un dernier soupir de la nature, plein de tendresses bleues et dorées...

Puis il se retourna et comme il ouvrait encore ses mains pour libérer des feuilles mortes, il y reçut les premiers flocons de neige. Il tendit longtemps ses menottes comme s'il pensait cueillir des fleurs et en faire un bouquet blanc plein d'une fraîcheur nouvelle...

8 nov. 1929

EN CHEMINANT

On vit sur un petit nombre d'idées ou d'illusions qui finissent par devenir la seule réalité qui importe.

Quand on est jeune, le monde apparaît comme un immense gâteau, dont on ne viendra jamais à bout. Plus tard on est tout étonné qu'il ne ressemble plus qu'à une infime galette. On a l'impression qu'on n'en ferait qu'une bouchée si on le voulait bien. Et pourtant rien n'a changé sous le soleil, sinon le cœur ou l'esprit qui est sans cesse en mouvement. Il s'y produit au cours des ans une lente décantation qui finit par rejoindre l'âme nue et simple des tout petits enfants.

Quelquefois un vieillard se penche sur son passé et il sourit. Il exhume de ses coffres de vieux papiers jaunis, des bibelots, des cartes postales, des médailles. Chacune de ces choses lui rappelle un instant de sa vie passée, et pourtant il aurait bien de la peine à expliquer ses raisons d'agir, il y a vingt ans, il y a trente ans. Le temps a décanté ses illusions; il ne lui reste plus que deux ou trois petites espérances qui lui permettent d'attendre la mort sans trop de désespoir.

Ainsi va la vie. Il ne reste souvent rien de toute notre grande activité déployée sous l'empire de l'idée du moment. Mais

il n'y faut pas penser ou le moins possible. Il vaut mieux croire à la réalité de l'illusion. Y croire de telle manière que rien, pas même les rhumatismes, n'y puissent porter atteinte.

Illusions de la vingtième année, illusions de l'âge mûr, illusions de la vieillesse... Ce sont les illusions, un certain nombre d'illusions, qui nous entraînent vers l'action, qui nous aident à faire notre petit bonhomme de chemin.

6 - I - 30

LA FOI

Ce n'est pas seulement dans la croyance que la foi compte. Elle compte aussi dans l'action.

Sans elle, la religion n'est que philosophie. Sans elle aussi, l'action n'est qu'agitation.

C'est la foi qui donne le sentiment de l'ensemble, qui fait voir loin et grand, qui organise et soutient l'énergie. Si vous n'avez pas la foi, vous vous perdez dans les détails. Si vous êtes dessinateur, vous n'arrivez jamais à avoir un coup de crayon qui cerne l'objet d'un trait. Vous faites tout par fragment, et quand vous avez fini, rien ne se tient, l'ensemble ne vit pas. Si vous êtes maçon, vous avez beau soigner chaque brique avec obstination, le mur n'est pas droit, le mur vacille. Si vous êtes peintre, vous avez beau figurer la robe de la dame ou le petit bouquet posé sur la table, le tableau est inexistant, il y manque l'essentiel, l'âme. Si vous êtes homme d'affaire, vous avez beau soigner votre comptabilité, ce n'est pas vous qui deviendrez millionnaire.

C'est la foi qui donne l'audace, qui inspire la fantaisie, qui fait trouver les solutions. Avant de commencer quoi que ce soit, il faut croire. Si vous ne croyez pas, vous êtes condamné à l'échec d'une manière ou de l'autre. C'est toujours quand la foi fait défaut que les petites objections commencent et qu'elles vous font buter dessus.

C'est parce que vous ne croyez pas que l'œuvre reste en panne, que vous trouvez mille raisons pour la laisser où elle est et la juger mauvaise. Il y a une optique de la foi qui fait juger tout autrement. C'est elle qu'il faut promener sur les obstacles et les petites objections. Elle les rend insignifiants ou ridicules.

Il y a des hommes qui se méfient de la foi, comme d'un sentiment qui aveugle et rend naïf. Ils ne veulent pas être dupes. Ils prennent des précautions contre tout ce qui sort de leur petite spécialité, de leur petite routine, et aussi de leur petite vanité.

Ils s'imaginent que la réussite est toujours dans une prudence plus ou moins méfiante, une résistance sourde, une passivité hostile. Parce que la science nous a donné de merveilleux moyens, ils les prennent pour des buts; parce que la lutte pour l'existence nous incline à la dureté, ils ne pensent qu'à tuer leur sensibilité. C'est une attitude qui peut leur donner des satisfactions dans les soins qu'ils apportent à nourrir leur maigre et étroit égoïsme matériel. Mais quand il s'agit d'agir, d'entreprendre, ils perdent régulièrement la partie. Ce qu'ils font porte la marque de leur méfiance, de leur étroitesse d'esprit, de leur petitesse de caractère. Ça peut être joli dans les détails, ça n'a jamais grande allure dans l'ensemble. On sent tout de suite qu'il y manque quelque chose, ce quelque chose précisément qui donne le sentiment de la vie, du souffle, de la vérité. Et ce quelque chose c'est la foi.

Il est facile de dire que notre époque n'en est plus à l'âge des pasteurs et que la vie est devenue d'une matérialité si brutale qu'elle nous oblige à ne plus croire que ce qu'on voit, à ne plus entendre que ce qu'on touche. Cette conception simpliste des choses fait la certitude de trop de gens qui confondent le moyen avec le but et qui pour cela se croient très savants. Ils sont naïfs au contraire.

S'ils l'étaient un peu moins, ils comprendraient que la foi, elle aussi, est quelque chose qu'on peut toucher, et que la plupart du temps c'est ce qu'on croit sans l'avoir vu qui est la réalité, qui est même la seule réalité...

Durant quelques années, Renfer va faire un réel effort pour prendre part à la vie du village et du pays jurassien. Si la politique l'écoeure, il donne généreusement son appui à toute initiative sociale ou artistique. Il préside la Société des Amis du Théâtre, au sein de laquelle il défend les tendances modernes (Copeau, Lugné-Poe, Dullin) au grand ahurissement des spectateurs fidèles aux classiques ou aux romantiques. Au comité de l'Emulation, il apporte son esprit original, épris d'évolution. Ennemi de tout formalisme, il rompt une lance en faveur des mouvements littéraires nés du symbolisme et

du surréalisme. Sa causerie sur Guillaume Apollinaire fut une subtile illustration de l'esthétique très indépendante vers laquelle le portaient ses goûts.

Il collabore à l'activité de la Société de Développement; sur la demande de cette dernière, il donne des chroniques à divers journaux suisses où il dépeint les charmes de nos montagnes; cependant composer sur commande, lui était une corvée. Si le feu de l'inspiration ne le soulevait pas, il peinait des heures durant et était mécontent de son travail. A ce propos, une anecdote mérite d'être relatée ici.

Pas du tout sportif de nature, Renfer avait un peu pratiqué le ski, dans sa jeunesse, comme tout bon vallonnien. Mais plus tard, tirailé par une insidieuse maladie d'estomac (celle qui finit par le terrasser), ses forces ne lui permirent plus d'escalader nos monts neigeux. La Société de Développement eut besoin un jour d'un texte sur les sports d'hiver et Renfer hésitait à s'y mettre. Je lui relatai quelques épisodes d'une récente excursion à Chasseral; il s'enthousiasma subitement, m'interrogea, saisit par intuition la volupté de la montée dans les vastes champs de neige, éclatants de lumière. Rentré chez lui, dans la solitude de la chambre de travail, il revécut en imagination toutes les sensations d'un skieur et rédigea un charmant « conte de neige et de soleil » plus véridique, plus vibrant d'impressions que s'il en eût été lui-même le héros. Que s'était-il passé? Il avait trouvé là une nouvelle trame pour développer le thème fondamental qui le hanta toujours: l'évasion, l'aventure, le risque. Contraint par sa faiblesse à une existence sédentaire, il prenait sa revanche dans l'univers de l'imagination et s'y grisait de folles randonnées, de voyages fantastiques. Ainsi naquirent ces petits chefs-d'œuvre que sont les contes « Pascal », « Valentine », « Nadège », groupés sous le titre de « La Tentation de l'Aventure ».

Renfer suivait de près le mouvement pictural et ne cachait pas sa sympathie pour le cubisme. Le groupe de jeunes artistes de la Syrinx l'accueillit et le peintre A. F. Duplain se prit pour lui d'une amitié protectrice, mais un peu exigeante. Néanmoins, leur collaboration fut féconde. Duplain soigna l'illustration et la présentation typographique du recueil de poèmes « Profils ». Ensemble ils mirent sur pied, à l'occasion de la fête cantonale de musique, un divertissement « La fête au village », spectacle qui eut un succès retentissant. Malheureusement il coûta à Renfer une somme considérable de tracasseries administratives et de mesquines chicanes, qui faillirent le rendre malade. Sa nature hypersensibilisée par la fatigue, interpréta les moindres vétilles comme des attaques personnelles; il devint farouche. L'effort qu'il avait fait pour mordre sur le réel, pour se lancer dans la lice et se mesurer sur le terrain de la vie pratique, cet effort fut

insensiblement brisé et provoqua une nouvelle introversion, un retour sur lui-même plus résolu que jamais. C'est alors que naît « Hannebarde », l'œuvre la plus originale, à la fois la plus extraordinaire et la plus vraie, une fiction poétique où rien n'est fictif, car c'est la conjonction du rêve et de la vie. Les écrits précédents laissaient percer l'influence de l'un ou l'autre auteur. Hannebarde, ce n'est plus de la littérature, c'est une tranche de vie toute palpitante, une transfiguration de Renfer. Il aurait pu écrire en sous-titre: ceci est mon sang.

L'œuvre est connue du lecteur; je ne reviens pas sur le thème. Mais j'aimerais mettre en lumière quelques concordances.

Hannebarde incarne l'auteur, qui se montre sans masque et sans fard. Le sonneur qui chaque jour ébranle ses cloches pour le midi ou les cérémonies, c'est le rédacteur qui chaque jour écrit son petit papier, qu'il scande de rythmes, qu'il sonorise de chansons aériennes, qu'il diffuse au coup de midi dans tous les foyers du village. Hannebarde qui renaît à la vie contemplative, c'est Renfer qui, après ses déceptions, retrouve sa chère solitude, sa vie intérieure. Bridille c'est la muse, c'est la fée qui, comme l'ange des mystiques, le visite dans le secret, l'inspire, lui fait aimer la vie et accomplir des choses folles. La fête de l'été, où Hannebarde se lance dans la ronde, c'est le spectacle de la « Fête au Village ». La construction du petit bateau à voile rouge qui fit scandale, symbolise les initiatives que prit Renfer, entreprises personnelles et hardies: son appui donné au théâtre d'avant-garde, la publication de « Profils », sa défense des peintres cubistes, ses conférences sur les surréalistes. En décrivant l'hostilité des gens sérieux contre Hannebarde, Renfer épanche l'amertume de ses vaines luttes, il dévoile sa propre souffrance d'avoir senti se former contre lui une coalition d'esprits formalistes, fermés aux souffles du large. Son intuition lui fait sentir la haine qui s'accumule sournoisement autour de lui. Et soudain, dans un éclair visionnaire, il entrevoit les conséquences fatales, inéluctables de sa situation au village. Il prévoit l'opinion populaire le méprisant, le condamnant pour des bagatelles, il prévoit son foyer menacé, son existence matérielle coupée. Il sent que, tout se conjurant contre lui, désarmé et incapable de lutte, il y laissera sa vie, il mourra après un suprême effort d'abnégation, de don de lui-même, d'élan lyrique, il mourra le jour où expireront ses fonctions.

Tout devait s'accomplir intégralement; les derniers chapitres de « Hannebarde » sont bouleversants de sens divinatoire pour celui qui, comme j'en ai eu le triste privilège, a vu, semaine après semaine, la catastrophe fondre sur notre ami, ruiné dans son corps, mais l'esprit étonnamment libre et serein.

Le poète, ayant vécu par avance son drame et ayant bu la coupe amère jusqu'à la lie, part d'un élan mystique dans les régions sublimes de l'immatériel, s'affranchit de toutes les attaches à l'affreuse réalité. C'est l'ultime évasion de l'esprit. La maladie torture le pauvre hère qui ne sait plus quelle nourriture prendre pour soutenir ses forces physiques; mais il écrit d'un jet des poèmes lumineux, une musique radieuse où l'on n'entend plus un cri, plus une plainte; il dit sa sereine confiance en l'impérissable réalité de l'esprit. Il chante, ô ironie, la « Beauté du Monde ».

En prose, une œuvre s'ébauche: BLOSSE. C'est le nom d'un bonhomme bohème, flâneur et philosophe; un faune, un troubadour, un vagabond sans feu ni lieu, qui passe de ferme en ferme où il est reçu à table à cause de sa fantaisie et de sa jovialité.

« Il est libre comme l'oiseau, dans ses propos, comme dans sa vie. Il n'a besoin de rien, s'il le faut, ni de salaire, ni de femme. Il chanterait, le ventre vide, et pour tous le même chant. Il ne s'en laisse imposer par personne. Est-ce un anarchiste, un communiste, un prolétaire de la terre? On ne pose même pas la question. Il est comme il est, un homme qui dit ce qu'il pense, un homme curieusement agencé, avec toute sorte de tics visibles ou invisibles, des volte-face de haute lice dans l'attitude et dans les mots; mais jamais il ne s'est écarté de sa vérité; cela on le sent et on le voit; et de le sentir et de le voir, on est heureux. »

On ose à peine parler d'un roman, tant le romanesque tient peu de place dans ce récit. Renfer s'amuse à laisser son personnage papillonner au gré de sa fantaisie et imagine ses réflexions étranges, pourtant si humaines et si lucides. Il se délecte de la totale insouciance de son héros et l'on dirait qu'il écrit pour lui tout seul, qu'il se laisse prendre à sa propre fiction, et que comme sous l'empire d'un nargileh, il s'évade dans le songe merveilleux d'une existence complètement affranchie de besoins matériels, de responsabilités, d'obligations. C'est une fable qui n'a ni prologue, ni épilogue et qui restera à tout jamais inachevée.

Mais l'œuvre ultime, le chant du cygne de Renfer, ce sont les poèmes intitulés « JOUR ET NUIT » qu'il composa en automne 1935, au moment où sa faiblesse physique s'accroissait au point de lui donner une physionomie de revenant qui effrayait tout le monde.

Je ne puis oublier mon émotion, un soir de mars, quand il me passa le manuscrit auquel il avait mis la dernière main. Etendu sur son lit, il me demandait avec un sourire de félicité impossible à décrire: « Sens-tu la sérénité qu'il y a là-dedans? J'ai prévu tout ce qui arrive. » ...Et nous le savions au seuil de la mort.

SENTENCE

C'est l'ondée d'avril qui prépare l'été
Et juin, dans ses roses, élabore l'automne.
Tout n'est que présent et futur enchevêtrés;
Le passé n'est beau que dans ce jour qui chantonne.

La blonde abeille a raison qui voltige
De fleurs en fleurs, de miel en miel.
Rien ne dure que la jeunesse ou le vertige de l'instant,
Chaque chose est morte dans l'espace d'un songe.

Que sont les choses? A peine un peu de ciel!
Butine ce suc furtif et léger
Que secrètent les fruits dans les vergers.
Va, ne t'attarde pas plus que l'abeille

Aux fleurs des prés, aux jardins des corbeilles.
Le monde s'exprime tout entier dans l'instant.
Va, cueille cette ivresse et passe ton chemin,
Ton chemin dans les pierres, les champs et les aires.

Vogue, navigue, laisse-toi porter.
Un flot mouvant t'emporte vers l'étoile
Qui conduit sur la vague ta voile
Gonflée de tendre azur changeant et de clarté.

St-Imier, juin 1936.